

Bernard Flusin

Une page d'un éloge de Constantin Porphyrogénète ? Deux fragments de texte dans un manuscrit de Jérusalem (Sainte-Croix 31)

Lors de ses travaux à la bibliothèque patriarcale de Jérusalem, Athanasios Papadopoulos-Kérameus découvre dans le manuscrit Sainte-Croix 31 un fragment de texte qu'il édite en 1891 dans les *Ἀνάλεκτα Ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας* sous le titre : *Δεῖψανον ἐγκωμίου εἰς Κωνσταντῖνον Πορφυρογέννητον*¹. En 1897, dans son catalogue, il propose, d'une façon plus hésitante, une identification voisine : τὸ δὲ κείμενον ... μέρος ἀποτελεῖ γραφῆς ἐγκωμιαστικῆς, ὡς ἐγὼ νομίζω, περὶ Κωνσταντίνου ζ' αὐτοκράτορος, τοῦ πορφυρογεννήτου². Il n'indique pas les raisons qui l'ont poussé à cette proposition. Comme le discours mentionne « celui dont on fait l'éloge, τὸν ἐγκωμιαζόμενον » et s'adresse à un empereur (βασιλεῦ), parler d'un éloge, ou d'un texte élogieux en l'honneur d'un empereur est raisonnable. Mais le passage où l'orateur apostrophe l'empereur est difficile : Ἀλλ' ὦ πάντων καλῶν ἀρχέτυπον καὶ εἰκόνισμα καὶ ἐκσφράγισμα, ὦ βασιλεῦ τῶν ἐν στέφει πάντων διαλαμπάντων, ὡς ἐντολὴν Θεοῦ στρεβλότησι καθυπέβαλε καὶ ὅσους βορβόρου... ἐνέπλησε..., ἐν τοῦτο προσθεῖς καταπαύσω τὸν λόγον³. Ni le sens ni la syntaxe de cette phrase importante n'apparaissent clairement et il y a là un petit problème dont Erich Lamberz, parfait connaisseur des manuscrits grecs, aura peut-être plaisir à voir qu'il se résout en partie, ou se complique, si l'on consulte directement le *Hierosolymitanus*.

Le manuscrit de Jérusalem, Bibliothèque du patriarcat orthodoxe, Τιμίου Σταυροῦ 31 (diktyon 35927), en parchemin (295 × 230 mm pour le manuscrit principal), est composé de deux unités : les folios 1–248 sont un ménologe métaphrastique pour la première partie de décembre qu'Albert Ehrhard date du XI^e siècle⁴ ; les

1 A. PAPADOPOULOS-KÉRAMEUS, *Ἀνάλεκτα Ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας*. Saint-Petersbourg 1897. Tom. I, 114–115.

2 A. PAPADOPOULOS-KÉRAMEUS, *Ἱεροσολυμιτικὴ Βιβλιοθήκη*. Saint-Petersbourg 1897 (réimpr. Bruxelles 1963), 70.

3 Voir ci-dessous, premier fragment, l. 17–18 ; 2^e fragment, l. 1.

4 Voir A. EHRHARD, *Überlieferung und Bestand der hagiographischen und homiletischen Literatur der griechischen Kirche von den Anfängen bis zum Ende des 16. Jahrhunderts*. Tom. 2. *TU*, 51. Leipzig 1938, 476 ; 2 folios de ce manuscrit qui suivaient le fol. 298 ont été prélevés par Porf. Uspenskij et forment le Petropol. gr. 377.

folios 249–308, du XI^e s. également, contenant la *Vie de saint Paul du Latros* (BHG 1474) suivie de l'*Hypomnèma* métaphrastique sur Daniel et les Trois Enfants (BHG 485), appartenait à un autre exemplaire du Métaphraste pour décembre, probablement pour la deuxième partie de ce mois⁵. Cependant, le texte qui nous intéresse ne se trouve pas dans le corps principal du manuscrit mais dans ses feuilles de garde : après un premier folio de parchemin du XI^e s. (f. I), contenant un fragment chrysostomien⁶, on trouve un bifolium, de parchemin également, (f. II–III), écrit à deux colonnes de 21 lignes, et daté par Papadopoulos-Kérameus du XI^e s. lui aussi. Dans la marge supérieure du folio IIIv, on lit une note de possession : + τῆς λαύρας τοῦ ἁγίου Σαβᾶ. Une note identique figure dans la marge supérieure du folio 1r, et l'appartenance est confirmée par une note de possession finale dans une écriture qu'Ehrhard date du XVI^e siècle⁷. C'est donc à la Grande Laure qu'ont été réunies deux parties de ménologes métaphrastiques de décembre, et que le relieur a mis en tête ces feuilles de garde.

Les manuscrits du patriarcat de Jérusalem étant aujourd'hui accessibles en ligne, il est aisé de voir ce qui provoque la difficulté que nous avons signalée dans le texte : les mots ὡς ἐντολὴν Θεοῦ sont les derniers du folio IIv, et στρεβλότησι καθυπέβαλε les premiers du folio IIIr. Ils n'appartiennent pas à la même phrase. Si nous admettons que, dans le manuscrit d'où ils proviennent, les deux folios, dans le même ordre qu'aujourd'hui⁸ ou dans l'ordre inverse, appartenait à un quaternion, deux, quatre ou six autres folios les séparaient. Ce que nous lisons au folio IIIr ne prend pas la suite du folio IIv, ni IIr la suite de IIIv. On peut même penser qu'il n'y a pas ici deux fragments d'un même texte, mais les restes de deux textes différents qu'il faut réexaminer. Nous les éditons à nouveau. Dans notre édition, le sigle *H* désigne le manuscrit de Jérusalem, Sainte-Croix 31, et *Pap* l'édition de Papadopoulos-Kérameus.

5 EHRHARD, *Überlieferung* (cité n. 4) tom. 2, 523.

6 Papadopoulos-Kérameus parle d'un fragment d'une homélie sur un psaume. Il s'agit d'un passage du traité de Jean Chrysostome, *Ad eos qui scandalizati sunt* (CPG 4401), VI, 8–15, inc. (f. Iv) ... τοῦτον ὑπερβῆς ; des. (f. Ir) ἀνατολαὶ ἀπὸ δυσμῶν. καὶ (éd. A.-M. MALINGREY, Jean Chrysostome, *Sur la Providence de Dieu*. SC, 79. Paris 1961, 98–102).

7 EHRHARD, *Überlieferung* (cité n. 4) tom. 2, 476, n. 1.

8 Il n'est pas impossible que le bifolium ait été retourné, le fol. III, dans le manuscrit d'origine, précédant le fol. II. Dans ce cas, c'est entre IIIv (ἐντολὴν Θεοῦ) et IIr (σθον. Τίς) que se situe la chute de folios.

1er fragment

(f. IΙr)]σθον. Τίς γάρ καὶ καυχῆσεται καθαρὸς ἀπὸ ρύπου; Μόνου γὰρ Θεοῦ τὸ παντελῶς ἅπταιστον καὶ ἀνάλωτον. Ἀλλ' οὖν καὶ ταῦτα οὐκ ἔξω λόγου καὶ λυσι-
 τελοῦς διακρίσεως ὠκονόμητο. Πρὸς γὰρ τὰ μείζω ἀεὶ τὴν ἄμιλλαν ὡς μεγαλο-
 5 πρεπῆς εἶχεν, ἃ καὶ σπουδαίως κατῴρθου, καὶ τοῦτο δῆλον τοῖς ἀδεκάστῳ γνώμῃ
 καὶ ψυχῆς εὐθύτητι κρίσιν κρίνουσιν. Καὶ οὐδεὶς εὖ οἶδ' ὅτι τῶν εὖ φρονούντων
 τούτοις ἀντερεῖ πάντως, ἀλλὰ τὴν νικῶσαν ἐφ' ἅπασιν ψῆφον τούτῳ προσοίσει.
 Κρείττω γὰρ ἢ κατὰ ἄνθρωπον ἀεὶ συντετριμμένη καρδίᾳ τὴν διάνοιαν εἶχε.

Διὸ τὴν τοῦ λόγου διακόψαντες ρύμην, πρὸς τὸν εὐφημούμενον ἐπανίωμεν, καὶ
 τοῦτον πᾶσι τοῖς ἐν καλοῖς διαπρέψασιν | (f. IΙν) παραθέντες ἴσον ἢ καὶ μείζονα
 10 σαφῶς ἀποδείξωμεν, μᾶλλον δὲ μὴ σθένοντές τινι τάχα τῶν νῦν ἢ τῶν πάλαι πρὸς
 τὸ ὑπερβάλλον τῆς τοῦ αὐτοκράτορος ἀρετῆς παρισῶσαι, τὴν παράλληλον σύγκρι-
 σιν διὰ τὸν τοῦ λόγου καταλείψωμεν κόρον. Ἰκανὸς γὰρ οὗτος, οἶμαι, καὶ τοῖς λίαν
 πρὸς τὸ τὰ ἐκείνου λέγειν τε καὶ ἀκούειν ἀκορέστως ἔχουσιν. Ἐαυτοὺς δὲ διὰ βίου
 15 ἐνθέου καὶ πολιτείας ἀρίστης προσοικειώσωμεν τῷ τὰ ἡμῶν οἰκειωσαμένῳ Θεῷ, δι'
 ὧν κάκεῖνος αὐτῷ προσωκείωται. Τοῦτο γὰρ καὶ ὁ πλάσας ἡμᾶς ὑπὲρ ἅπαντα
 βούλεται.

Ἀλλ' ὦ πάντων καλῶν ἀρχέτυπον καὶ εἰκόνισμα καὶ ἐκσφράγισμα, ὦ βασιλεῦ,
 τῶν ἐν στέφει πάντων διαλαμπάντων ὡς ἐντολὴν Θεοῦ...

1 Τίς – ρύπου] cf. Job 14, 4 1–2 Μόνου – ἀνάλωτον] cf. Greg. Naz., In laudem Basilii, 28 : ed. J. BERNARDI, Grégoire de Nazianze. Discours 42–43. SC, 384. Paris 1992, 188. 7 συντετριμμένη καρδίᾳ] cf. Ps. 50, 19 9 ἐν καλοῖς διαπρέψασιν] cf. Menologii anonymi byzantini... quae supersunt, ed. B. LATYŠEV, Saint-Petersbourg 1911–12, t. II, 34, 17–18 ; 124, 15 ; 126, 15–16 ; 171, 21 ; 251, 34 12 λόγου... κόρον] cf. Greg. Naz. In s. bapt. PG 36 360, 24, 1, ed. C. MORESCHINI, Grégoire de Nazianze. Discours 38–41. SC, 358. Paris 1990, 198, 8–10

... En effet, qui pourra se vanter d'être pur de toute souillure ? Car c'est à Dieu seul qu'appartient d'échapper complètement à toute faute et atteinte. Cependant, cela non plus n'avait pas été organisé sans raison, ni sans juger de ce qui est bénéfique. En effet, lui qui était plein de grandeur, il ne luttait que pour ce qui était plus grand, qu'il accomplissait avec zèle. C'est là chose évidente pour qui juge d'un esprit impartial, avec une âme droite, et personne parmi les gens de bon sens, je le sais bien, ne contredira en rien cela mais (chacun) accordera à celui dont nous parlons le suffrage par lequel il l'emportera sur tous. Car sa pensée, avec un cœur contrit, passait la mesure humaine.

C'est pourquoi, après avoir interrompu le cours de notre discours, revenons vers celui que nous célébrons et, le comparant à tous ceux qui se sont distingués en bien, montrons clairement qu'il les a égalés ou dépassés ou plutôt, comme nous ne sommes pas capable, sans doute, parmi les gens de maintenant ou du passé, de

trouver personne qui égale la vertu supérieure de ce souverain, laissons de côté la comparaison et ses parallèles afin d'éviter que notre discours ne lasse. Car il est suffisant, je crois, même pour ceux qui ne peuvent aucunement se rassasier de parler ou d'entendre parler de lui. Et nous, par une vie inspirée par Dieu et par une conduite excellente, rapprochons-nous de Dieu, qui s'est approprié ce qui est à nous, puisque c'est par cela que (cet empereur) s'est rapproché de Lui. C'est là en effet ce que veut plus que tout Celui qui nous a façonnés.

Eh bien, ô toi, modèle, image, empreinte de tout bien, empereur qui, parmi tous ceux qui se sont illustrés sous la couronne pour avoir <...> le commandement de Dieu⁹...

2e fragment

... (f. IIIr) στρεβλότῃσι καθυπέβαλε, καὶ ὅσους βορβόρου καὶ ἄλλων ἀπευκτῶν ὁδῶν ἐνέπλησε, πελματισμοῖς τε καὶ κλοιοῖς βαρέσι, πασσάλοις καὶ ἀνασκολοπισμοῖς, ἰμάσι καὶ τυμπανισμοῖς, ξίφεσί τε καὶ ῥάβδοις ἠκανθωμένοις καὶ ἀπαξαπλῶς ἀνυποίοις σφόδρα τιμωρίαις ὡμοτάτως τούτους παρέδωκεν, ἐν τούτῳ
5 προσθεὶς καταπαύσω τὸν λόγον.

Τὴν ἐναγῇ στρατιὰν αὐτοῦ τῇδε κάκεισε διὰ τὸ ὑπὲρ ἄμμον πληθύνεσθαι καὶ πανταχόθεν ληΐζεσθαι τοῦ μισθοῦ καταπέμψαντος, ὁ τῆνικαῦτα τῶν σκλήπτρων ἐπειλημμένος – Ῥωμανὸν οἶδ' ὅτι πάντες τὸν παλαιὸν ἐκείνῳ ἀκούετε – σχετλιῶν καὶ πάνυ ἐξαπορῶν ὃ τι καὶ δράσειεν ἅτε πολλοὺς τῶν ἐν δυναστείᾳ | (f. IIIv) καὶ
10 κατὰ συγγένειαν αὐτῷ προσηκόντων κατασκοπῆσαι μόνον ἐξαποστείλας, καὶ μόλις κατιδὼν αὐτοὺς ἐκείθεν περισωθέντας – οὐδὲ γὰρ ἀντωπῆσαι ὅλως ἢ ἀντιπαρτάσασθαι τῷ ἐχθρῷ οἷός τε ἦν – μέσων νυκτῶν ἐν πάσῃ ἀγυῖᾳ τοῦδε τοῦ ἄστεος οὕτως διεκήρυττεν· «Εἴτις γε βούλοιο λήψεσθαι χρήματα καὶ τοῖς ἄλλοφύλοις ἀνταγωνίσασθαι, πρὶν ἢ τὸν ἥλιον διαλάμψαι ἔνθα τοῖς ἀναξὶ τὸ σφαιρίζειν σύνηθες
15 ἡκέτω πρόθυμος.»

Πολλῶν οὖν καὶ χυδαίων τῇ προσοῦσῃ πενία πιεζομένων συνειλεγμένων ἐκείσε καὶ τινων γενομένων ἐναπογράφων, καὶ τῶν μὲν κατ' ἐκλογὴν ἐτέρῳ, τῷ ἐν μαγίστροις ἡριθμημένῳ – Πόθος ὄνομα τούτῳ κατὰ τοὺς Ἀργυροὺς ...

8 Ῥωμανὸν H : Ῥωμανὸς Pap 13 λήψεσθε H 14 διαλάμψαι H p.c. : διαλάψαι H a.c.

9 Cette phrase étant mutilée, notre traduction est très incertaine.

... qu'il a soumis à ses perversités, tous ceux qu'il a remplis de fange ou d'autres matières puantes et détestables, qu'il a livrés avec grande cruauté à l'écorchement des pieds et à de lourdes entraves, à des crochets et à des pals, à des coups de lanière et de cannes, à l'épée et aux bâtons hérissés d'épines – en un mot, à des châtiments tout à fait insupportables, après avoir ajouté une seule chose, que je vais dire, j'arrêterai mon discours.

Comme cet individu abominable avait envoyé son armée ici et là parce qu'elle était plus nombreuse que les grains de sable et qu'elle pillait de tous côtés, celui qui, à cette époque, s'était saisi du sceptre – je sais que tous, vous entendez bien qu'il s'agit du fameux Romain l'Ancien – se plaignant, et ne sachant du tout que faire, puisqu'il avait envoyé plusieurs des gens en charge et de ceux qui lui étaient attachés par des liens de parenté pour observer seulement, et qu'il les avait vus revenir de là tout juste sains et saufs – car il était dans l'incapacité de s'opposer à l'ennemi ou de l'affronter – au milieu de la nuit, fit annoncer dans toutes les rues de cette ville: « Si quelqu'un veut recevoir de l'argent et combattre les étrangers, qu'il s'empresse de venir avant que le soleil ne brille là où les princes ont coutume de jouer au polo. »

Et donc, beaucoup de petites gens, écrasés par la misère où ils étaient, s'étant rassemblés là, certains furent enrôlés, et les uns furent choisis <et confiés> d'une part à celui qui était au nombre des magistres – il avait pour nom Pothos, de la famille des Argyroi ...

Le premier fragment contient les expressions, notées plus haut, qui avaient poussé Papadopoulos-Kérameus à identifier le discours dont il provient comme un éloge impérial, une expression qu'il nuance dans son catalogue. Dans la deuxième partie du texte, l'orateur annonce que, pour éviter de lasser son auditoire¹⁰, il omettra « la comparaison et ses parallèles, τὴν παράλληλον σύγκρισιν ». Nous sommes donc à la fin du discours, où devrait se trouver la « comparaison générale, καθολικὴ σύγκρισις » qui forme habituellement la dernière partie d'un éloge¹¹. L'auteur cependant, la laisse de côté avant de s'adresser à l'empereur pour ce qui est sans doute son épilogue. De ce fait, plutôt qu'à un βασιλικὸς λόγος en règle, notre fragment appartient plutôt à un court discours (λαλιά ou προσφώνησις), une forme

¹⁰ L'expression λόγου κόπον est fréquente et se retrouve en particulier, comme nous l'avons noté, dans un passage de Grégoire de Nazianze souvent cité.

¹¹ C'est ce que recommande le *Περὶ ὀκτῶν μερῶν τοῦ ῥητορικοῦ λόγου* : ἐπὶ πᾶσι δὲ θήσεις ὕστερον τὴν περιεκτικὴν καὶ καθολικὴν σύγκρισιν (ed. WALZ 3, 599).

recommandée en particulier si l'empereur dont on fait l'éloge n'a pas le temps d'écouter un long discours¹².

Le fragment a deux parties. La première paraît être une digression où il est question d'un très haut personnage : il est « plein de grandeur, μεγαλοπρεπής », toujours tourné « vers ce qui est plus grand, πρὸς τὰ μείζω ». Il a toutefois commis une faute, comme le montrent les premiers mots, où il est rappelé que Dieu seul est infailible. Mais cette faute, dont nous ne savons rien, n'entache pas l'excellence du personnage et devient même une sorte de *felix culpa*, commise « non sans raison, en sachant discerner ce qui est avantageux, οὐκ ἔξω λόγου καὶ λυσιτελοῦς διακρίσεως ». Et le personnage grand et fautif dont il est question unit deux qualités : une pensée d'une élévation surhumaine et la contrition du cœur.

La deuxième partie du texte revient à l'empereur (αὐτοκράτωρ, βασιλεύς) objet de l'éloge. Rien de particulier n'en est dit dans les quelques phrases qui nous restent : il s'est rapproché (προσωκείωται) de Dieu ; il est l'image de tous les biens ; peut-être, la phrase étant interrompue, faut-il comprendre qu'il s'est distingué parmi tous ceux « se sont illustrés sous la couronne ».

Il est peut-être imprudent de chercher à identifier les deux personnages dont il est question, dont ni le nom ni la relation ne nous sont connus. Mais on peut comprendre que Papadopoulos-Kérameus ait songé à Constantin VII, le grand personnage fautif dont il est question pour commencer étant alors Léon VI. Le discours pourrait faire une référence respectueuse au quatrième mariage de Léon. Il serait postérieur à l'union de l'Église de 921 et l'on est tenté de le situer sous le second règne postérieur de Constantin. Quant à l'orateur, que nous n'avons pas su identifier, son incitation finale à nous rapprocher (προσοικειώσωμεν) de Dieu par une vie vertueuse fait penser qu'il peut s'agir d'un homme d'Église.

Le deuxième fragment provient d'un discours que l'orateur ici encore est près de conclure : ἐν τούτῳ προσθεῖς καταπαύσω τὸν λόγον. On pourrait supposer que le bifolium de garde a été retourné et que l'épisode qui va être raconté met en scène, dans la partie perdue, le grand personnage dont il est question dans le premier fragment. Il faudrait alors supposer que la narration finale qui est annoncée occupait plusieurs pages, ce qui est peu vraisemblable. De plus, avant cet épisode final, il est question d'exactions, dont la suite montre qu'elles accompagnent une invasion, et rien, dans ce discours, ne montre que nous soyons à la fin d'un éloge

12 Καλεῖται τὸ τοιοῦτον παρὰ τοῖς ρήτορι λαλιαί, ἡγουν ἐγκωμιστικὴ προσφώνησις· τῷ τοιοῦτῳ δὲ εἶδει τοῦ λόγου χρώμεθα ὡς ἐπιτόμῳ, ὅτε καιρὸς κατεπείγει, ἢ ὁ ἐγκωμιαζόμενος βασιλεὺς ὦν τυχὸν καὶ μακροῖς τοῖς λόγοις τὰς ἀκοὰς μὴ προσχολῶν (ed. WALZ 3, 600).

impérial. Ici non plus, nous n'avons pas pu identifier l'auteur et rien ne permet de dire qu'il s'agisse du même que pour le fragment précédent. Rien ne l'exclut non plus.

Bien que le texte soit mutilé du début et de la fin, il est possible de situer les événements auxquels il se réfère. Nous sommes sous le règne de Romain Ier Lécapène, que l'orateur et son public connaissent sous le nom de Romain l'Ancien (Ῥωμανὸν ... τὸν παλαιόν), plutôt au début de son règne (17 décembre 920), puisqu'on mentionne le fait qu'il s'est « à l'époque ... saisi du sceptre » (ὁ τῆνικαῦτα τῶν σκήπτρων ἐπειλημμένος). Il est nommé de façon élogieuse (ἐκεῖνος). La façon dont on le distingue (τὸν παλαιόν) est semblable à ce qu'on trouve au Xe siècle dans les *Miracles de Pègè* (τὰ περὶ τὸν βασιλέα Ῥωμανὸν τὸν πάλαι)¹³ ou chez Léon le Diacre (τῷ παλαιοτάτῳ αὐτοκράτορι Ῥωμανῷ; Ῥωμανοῦ τοῦ πάλαι αὐτοκράτορος)¹⁴. Le fait que l'auteur doive ainsi préciser implique qu'il écrit après le début du règne de Romain II (959), et peut-être avant le règne de Romain III Argyros (1028–34).

L'autre personnage dont il est question est Pothos Argyros, dont seule la très haute dignité est indiquée : il est magistre. Nous savons que Pothos Argyros, au début du règne de Romain Ier, avait été nommé domestique des scholes en 921, succédant ainsi à Adralestos qui venait de mourir. Sa dignité de magistre n'est connue d'aucune autre source, mais elle s'accorde avec le très haut commandement qu'il exerce. Dès juin 922 sans doute, il est remplacé par Jean Kourkouas, et il n'est plus question de lui sous le règne de Romain Ier. Il a donc perdu sa fonction, mais pas sa dignité. Dans la *Prosopographie der mittelbyzantinischen Zeit*, la plus haute dignité signalée pour ce personnage est celle de patrice. Mais l'auteur de cet article ne connaît pas le texte que nous étudions et il admet qu'il s'agit du même Pothos Argyros qui fut domestique des Excubites et patrice en 958¹⁵. Pour Jean-Claude Cheynet et Jean-François Vannier¹⁶, le Pothos Argyros de notre texte peut être identifié avec le titulaire d'un sceau du IXe–Xe s. : Pothos, patrice, protospathaire impérial et stratège d'Hellade et de Sicile. Mais il doit être distingué du patrice Pothos Argyros attesté en 958, date trop tardive pour un personnage qui est domestique des scholes en 921–922.

13 *Miracles de la Vierge à Pègè* (BHG 1072), mir. 27, l. 2, éd. H. DELEHAYE, AASS, nov. III. Bruxelles 1910, 210.

14 Leo Diaconus, *Historia*, ed. K.B. HASE. Bonn 1828, 46, 22; 94, 3.

15 PmbZ s.v. Pothos Argyros: Πόθος.

(<https://www.degruyter.com/database/PMBZ/entry/PMBZ28884/html>. Consultation du 2024-09-09).

16 J.-C. CHEYNET / J.-F. VANNIER, *Les Argyroi*. ZRVI 40 (2003) 57–90 : repris dans J.-C. CHEYNET, *La société byzantine : l'apport des sceaux*. *Bilans de recherche* 3/2, t. 2. Paris 2008, 525–561, en particulier 529–530 et 532–533.

Le fragment que nous analysons rapporte l'invasion d'une armée nombreuse dont nous savons seulement qu'elle est étrangère (ἀλλόφυλοι). Au début du règne de Romain Lécapène, il ne peut s'agir que des Bulgares, qui attaquent l'Empire chaque année jusqu'en septembre 924, date d'une entrevue de Romain Ier et de Syméon après laquelle Constantinople n'est plus menacée.

Les détails du récit mutilé que contient le fragment montrent que Romain agit dans l'urgence. Il n'a pas de forces suffisantes pour affronter l'ennemi. Les officiers de son entourage et même certains de ses parents qu'il a envoyés en reconnaissance ont couru les plus grands dangers. Il est contraint de procéder à un recrutement de fortune. Bien que cela ne soit pas dit, c'est la capitale elle-même, où l'auteur écrit (τοῦδε τοῦ ἄστεος), qui est attaquée. Pothos Argyros, peut-être déjà remplacé comme domestique des scholes par Kourkouas, semble ne pas disposer de troupes régulières.

En 924, Syméon vient jusqu'à Constantinople et brûle en particulier l'église de Pègè, mais aucune réaction des forces byzantines n'est signalée, Romain choisissant de négocier. En 923, l'armée bulgare s'empare d'Andrinople mais ne pousse pas jusqu'à la capitale. L'épisode auquel se rattache notre texte serait donc à situer plutôt en 921 ou 922.

En 921, les Bulgares parviennent jusqu'à Katasyrtai. Pothos Argyros, nommé domestique des scholes, vient avec les *tagmata* jusqu'à Thermopolis et envoie en reconnaissance le topotérète Michel, qui tue nombre d'ennemis, mais est blessé et meurt. Aucun détail ne favorise l'identification de cette attaque avec celle dont il est question dans notre texte. La mention des *tagmata* plaide plutôt en sens contraire.

En mars 922, les Bulgares menacent à nouveau les murs de la capitale. Romain, pour protéger le palais de Pègai, envoie une armée avec Pothos et Léon Argyroi, Jean le Recteur et le drongaire de la Flotte Alexis Musélé. Cette armée est battue, et le palais de Pègai brûlé. Ici encore, la présence d'une armée régulière appuyée par la flotte ne correspond pas à la situation décrite par notre texte. On notera cependant les noms mentionnés : Léon et Pothos Argyroi appartiennent à une famille alliée de Romain, qui a marié sa fille Agathe à un fils de Léon¹⁷ ; Alexis Musélé, qui a succédé à Romain comme drongaire de la Flotte, Jean le Recteur, qui meurt dans cette affaire, et Phôtinos, fils de Platypous¹⁸, font partie des proches de Romain au début de son règne, et c'est parmi eux ou dans leur entourage, qu'il faut chercher

17 Il s'agit de Romain Argyros, voir CHEYNET / VANNIER, Les Argyroi, repris dans Cheynet, La société byzantine (cit. n. 14) 531–532.

18 PmbZ #26663.

les parents ou les officiers que Romain, en une autre occasion, avait envoyés en reconnaissance.

La dernière offensive contre Constantinople a lieu en juin 922. Les Bulgares brûlent un palais qui se trouve près de Sainte-Théodora, au fond de la Corne d'Or. Romain, qui ne semble pas s'être préparé, réunit pour un banquet les officiers des *tagmata* et les encourage à aller affronter les Bulgares. L'un de ces officiers, Saktikios, se distingue, mais il est blessé et meurt. Peut-être le caractère d'impréparation qui semble ressortir du récit des chroniqueurs rejoint-il ce que nous voyons dans notre texte. Mais aucune identification n'est certaine.

L'apport du fragment à l'histoire du règne de Romain Ier est donc modeste : il se réduit à la mention de la dignité de Pothos Argyros, et au tableau de la mobilisation improvisée des indigents de Constantinople, dont certains, enrôlés, sont envoyés combattre des ennemis dangereux.

